29997

Ca

LES

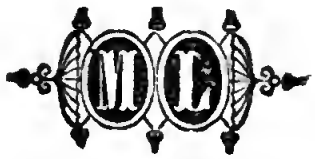
PARENTS DE PROVINCE

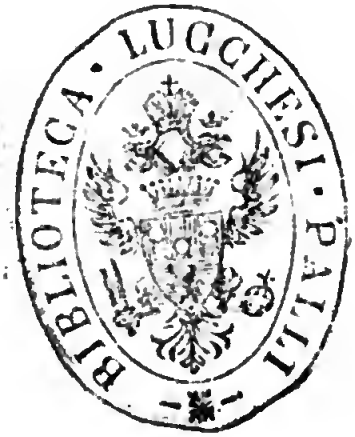
VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. ÉMILE ABRAHAM & JULES PRÉVEL

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaité, le 17 juin 1865.





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

Digitized by Google

Distribution de la pièce

EVARISTE BARBENÇON	MM.	Alexis Colleuille.
LÉONCE		Dreux.
MULOT		Thierry.
MADAME BARBENÇON	Mmes	Jeault.
HONORINE		Éva-Rosée.
JULIE		Dumas.

La scène se passe de nos jours, à Paris.

Les indications sont prises de la salle.

Digitized by Google

LES

PARENTS DE PROVINCE

Un salon bourgeois. Porte d'entrée au fond. — Portes latérales. — Faux luxe. — Un guéridon à gauche. — Un canapé à droite. — Cheminée à droite. Fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BARBENÇON, seule; elle entre à droite tenant une lettre à la main, lisant; elle s'assied sur le canapé.

« Ma chère belle-sœur, il y a bientôt quinze ans révolus que nous ne nous sommes point embrassés. Voilà que l'envie nous prend, à moi et à la petiote, de quitter notre ferme et de faire le voyage de Paris, à la seule fin de vous donner l'accolade, à vous et à votre fils. Donc, sans barguigner, nous prenons la diligence et nous nous faisons conduire bon train jusqu'à Dijon, patrie de la moutarde. Là, nous nous embarquons bravement dans la nouvelle invention des chemins de fer où nous ne sommes point encore montés, Honorine et moi, et nous filons d'arrache-pied sur Paris... Votre beau-frère qui vous salue avec respect et amitié... Evariste Barbençon. » (Fermant la lettre.) Voilà des lettres comme on est exposé à en recevoir, quand on a de la famille en Bourgogne... (Elle se lève.) Pas moyen de faire mauvais accueil à ces provinciaux... Évariste, quoique fermier, est un des plus riches de la Côte-d'Or. Il nous a rendu de petits services dans des moments de gêne... et puis, je compte bien sur lui pour m'aider à acheter à Léonce une charge de vendeur à la criée... Impossible de les mal recevoir, ces provinciaux ont du flair... et de la rancune. (Réfléchissant.) Eh! eh! mon beau-frère en faisant ce voyage n'aurait-il pas un but secret?... sa fille, son Honorine... qui sait?... C'est peut-être dans l'espoir de lui trouver un mari... songerait-il à mon Léonce?... le vieux sournois!... Ah! mais non, halte-là, bonhomme! on ne passe pas!... Mon Léonce est

trop bien pour épouser une petite provinciale, quelle que soit sa dot !... je veux pour lui une jolie fille que j'ai guignée cet hiver, en soirée chez les Beautendon, mademoiselle Brigitte de Panariskas, une Péruvienne de Mexico... A la bonne heure, voilà un mariage digne de mon Léonce. (Vivement.) Il faut que je le prévienne... (Appelant.) Léonce ! Léonce !... Où es-tu, mon chéri ?

SCÈNE II

MADAME BARBENÇON, LÉONCE *.

LÉONCE, au dehors.

Voilà, maman, voilà... (Il entre de droite.)

MADAME BARBENÇON.

Eh bien ! on ne vient pas embrasser sa petite mère ?...

LÉONCE.

Voilà, maman, voilà !... (Il l'embrasse nonchalamment.)

MADAME BARBENÇON.

A la bonne heure !...

LÉONCE.

Vois-tu, petite mère, il ne faut pas m'en vouloir... je dors debout... je suis rentré cette nuit très-tard.

MADAME BARBENÇON.

Encore !

LÉONCE.

Ce n'est pas ma faute, va, figure-toi que...

MADAME BARBENÇON.

Assez, monsieur, assez... Ce n'est pas pour écouter le récit de vos fredaines que je vous ai appelé... il s'agit de choses plus sérieuses.

LÉONCE.

Tu me fais peur !...

MADAME BARBENÇON.

Ton oncle arrive ce matin à Paris. Comme il a été souvent très-bon pour nous depuis que je suis veuve, ne le plaisante pas, ne le taquine pas... d'un autre côté, ne sois pas trop guindé avec lui... garde une réserve prudente... il faut savoir tenir son rang !... Quant à ta cousine, ne sois aimable envers elle que ce qu'il faut pour ne pas être impoli... Tu sais, ces demoiselles de la campagne sont friandes de maris parisiens ; avec leurs petits airs de sainte-nitouche, elles

* Madame Barbençon, Léonce.

empoignent parfaitement les niais... ce n'est pas pour toi que je dis ça... Ne te laisse pas séduire par ses joues rouges, son teint frais, sa candeur, sa modestie.

LÉONCE.

N'aie pas peur, maman, je ne suis pas si niais que tu crois. (A part.) Cora m'a donné de bonnes leçons !... (Il gagne la droite.)

MADAME BARBENÇON.

Parfait ! avec ces idées-là, mon garçon, tu feras ton chemin.

LÉONCE.

Je l'espère bien.

MADAME BARBENÇON.

Je cours donner des ordres à Julie pour le déjeuner, car ces provinciaux, ça mange...ça mange !... (Elle sort à gauche.)

SCÈNE III

LÉONCE, seul, il va s'asseoir près du guéridon.

Ah ! elle est bien bonne, ma mère... si elle pense que je vais m'amouracher subitement de mademoiselle Honorine Barbençon !... une petite fille que j'ai vue haute comme ça... qui m'appelait son petit mari !... (Réfléchissant.) Dieu me pardonne ! il me semble que, de mon côté, je l'appelais ma petite femme ! Ah ! bah !... des enfantillages !... si l'on tenait tous les serments qu'on fait ! j'aime bien mieux épouser mademoiselle Brigitte de Panariskas... Pourtant, si je n'écoutais que la voix du cœur, je resterais célibataire avec Cora... avec Cora qui me fait faire des bêtises et des dettes, mais qui est bien gentille tout de même... (Il se lève.) Ah ! sapristi ! j'oubliais que ce maudit bijoutier m'a fait des menaces... s'il n'est pas payé aujourd'hui, avant dix heures, il viendra me faire une scène ici, devant ma mère. (Regardant à sa montre.) Il est dix heures cinq... il viendra, c'est clair... Un bracelet de sept cent cinquante francs... jamais je ne pourrai payer ça... (Il passe à gauche.) Ah ! ma petite Cora, grâce à toi, me voilà dans de beaux draps !

SCÈNE IV

LÉONCE, MADAME BARBENÇON *.

MADAME BARBENÇON.

J'ai commandé à Julie un déjeuner des plus distingués...

* Léonce, madame Barbençon.

de la soupe aux pommes de terre, une entre-côte aux pommes de terre, et, pour légumes, de la purée de pommes de terre... c'est assez bon, n'est-ce pas, pour des gens habitués à vivre de laitage ?...

LÉONCE.

Et de pommes de terre... ça ne les changera pas... mais tu veux leur donner une indigestion ?...

MADAME BARBENÇON, prêtant l'oreille.

Chut !... tais-toi ! (On entend le roulement d'une voiture.) Ce sont eux ! (Elle regarde par la fenêtre.)

LÉONCE, il regarde aussi par la fenêtre.

Eh bien ! où sont-ils ? voilà l'omnibus du chemin de fer...

MADAME BARBENÇON.

Tiens ! regarde !... voilà le conducteur qui dépose leurs bagages... deux malles gigantesques.

LÉONCE.

Deux malles de famille ; on y coucherait l'obélisque.

MADAME BARBENÇON, à part. Elle descend à gauche.

Mais j'y songe !... s'ils logent chez nous, ces parents de province, Honorine et Léonce vont habiter porte à porte, se voir, causer à chaque instant de la journée... Si cette petite... il est si séduisant, mon Léonce !... à tout prix il faut empêcher... oh ! oui, à tout prix.

JULIE, du dehors.

Par ici, monsieur, par ici. (On entend du bruit.)

MADAME BARBENÇON.

Viens, mon ami, viens !...

LÉONCE.

Voilà, maman, que me veux-tu ?

MADAME BARBENÇON.

Tu vas le savoir... (Ils sortent à droite.)

SCÈNE V

JULIE, BARBENÇON, HONORINE *.

JULIE.

Par ici, monsieur ; par ici, mademoiselle.

BARBENÇON.

Viens, ma fille, viens, n'aie pas peur. (Il essuie ses pieds sur le paillasson.) Essuie tes souliers à seule fin de respecter le parquet de ta tante. (A Julie.) C'est-y vous qui êtes la domestique ?

* Honorine, Barbençon, Julie.

JULIE.

Cuisinière, monsieur, s'il vous plaît!...

BARBENÇON.

Eh bien! cuisinière, allez dire à ma belle-sœur que son beau-frère et sa nièce l'attendent pour lui donner l'accolade de la bienvenue.

JULIE.

J'y vais, monsieur. (A part.) Domestique! domestique!... (Elle sort à droite.)

SCÈNE VI

BARBENÇON, HONORINE.*

BARBENÇON.

Qu'est-ce qu'elle a donc à rognonner comme ça entre ses dents, la servante?

HONORINE.

Dame! mon père, tu l'as un peu brusquée, cette pauvre fille.

BARBENÇON.

Tiens, c'est vrai, j'ai eu tort. (Regardant autour de lui.) Voilà un luxe qui ne sent point l'aisance... (Il va s'asseoir sur le canapé, Honorine le suit et reste debout au-dessus.) Tiens! on n'est pas trop mal là dedans... Voilà ce que c'est d'être ambitieux! feu mon pauvre frère ne voulut point rester au pays. Il avait dans la tête des idées de grandeur! Il vint à Paris pour chercher la gloire! la gloire, qu'est-ce que c'est que ça? Il est mort inspecteur de la voirie, c'est vrai; mais il n'a jamais mis de côté, et à son trépas il n'a laissé que des dettes... des dettes que j'ai payées.

HONORINE.

Tu es si bon, papa!

BARBENÇON.

Non, je ne suis pas bon... seulement j'avais fait ça pour l'honneur de ma famille... (Barbençon se lève, ils descendent.) Je ne veux pas que la signature d'un Barbençon... mais c'est fini, je n'entends pas que ça continue toute la vie sur ce pied-là... d'autant plus que madame ma belle-sœur me traite de bas en haut, de haut en bas, comme un ramoneur, quoi! parce que je suis un provincial! mais si je manque d'éducation, j'ai eu le bon sens de faire fortune et de faire élever ma fille comme une petite duchesse... Tu as dix-huit

* Honorine, Barbençon.

Digitized by Google

ans depuis que les prunes sont mûres... tu es une jolie fille... tu as tout ce qu'il faut pour plaire aux messieurs, sans compter une dot rondelette qui ne doit rien à personne... mais qui ne servira pas à payer les fredaines d'un mauvais sujet.

HONORINE.

Tu exagères, papa, et c'est ton amitié pour moi qui t'aveugle. Mon cousin ne pense pas à moi, il ne m'a pas vue depuis l'âge de cinq ans, et je ne suis pas assez jolie pour inspirer de l'amour à un jeune homme qui voit chaque jour les belles demoiselles de Paris.

BARBENÇON.

Toi, tu n'es pas assez jolie?... tu es tout mon portrait. Enfin, comme je ne veux pas que Léonce songe à t'épouser, tu sais ce dont nous sommes convenus?...

HONORINE.

Oui, papa!...

BARBENÇON.

Tu feras comme si tu étais sourde.

HONORINE.

C'est entendu.

BARBENÇON.

A moins que tu n'aimes mieux être muette?

HONORINE.

Je n'y tiens pas...

BARBENÇON.

C'est juste, une femme... alors, va pour la surdité, j'aime mieux ça... au moins Léonce ne te parlera pas, et tu n'entendras que les sottises de sa mère... ça sera bien assez!

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME BARBENÇON, LÉONCE, avec une bosse sur l'épaule *.

MADAME BARBENÇON.

Bonjour, mon cher beau-frère!... bonjour, ma chère nièce. (Elle les embrasse.) Comme je suis heureuse de vous voir! (A part.) Quelle tuile!

BARBENÇON.

Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes embrassés...

* Honorine, Barbençon, madame Barbençon, Léonce.

Digitized by Google

bonjour, ma belle-sœur, bonjour, mon neveu *. (Il les embrasse à son tour.)

LÉONCE.

Bonjour, mon oncle, bonjour. (A part.) Comme c'est amusant de passer pour bossu !

MADAME BARBENÇON.

Ah ! je parie que nos enfants ne se seraient pas reconnus ?... comme ils ont grandi depuis treize ans !

BARBENÇON.

Grands comme des peupliers, forts comme des chênes, quoi !

MADAME BARBENÇON.

Oh ! oui, la santé de mon Léonce est excellente, mais hélas ! l'année dernière le pauvre garçon a fait une chute de cheval en se promenant au Bois, il s'est cassé l'épaule et... alors... vous comprenez, la clavicule... l'omoplate... et les muscles... ajoutez à cela les articulations.

BARBENÇON.

Oui, tout cela est très-clair.

MADAME BARBENÇON.

Bref ! il s'est fait dans le dos un énorme trou...

BARBENÇON.

Ça, un trou ?... j'appellerais çà une bosse.

MADAME BARBENÇON, montrant la bosse de Léonce.

Une cruelle infirmité, un mal inguérissable !

BARBENÇON.

Ah ! le malheureux, qu'il est laid !

MADAME BARBENÇON.

Mais ma chère nièce ne nous a pas encore dit un mot?

BARBENÇON, à part.

Nous y voilà !

MADAME BARBENÇON, s'approchant.

Elle est donc bien timide ?

BARBENÇON.

Hélas ! ma chère belle-sœur, la pauvre enfant ne peut pas nous entendre... elle a eu une peur !... Un jour, dans les champs, en passant près d'un troupeau de bœufs, une de ces maudites bêtes a fait comme si elle voulait s'élancer sur elle... Honorine a poussé un cri... alors, vous comprenez... l'émotion... puis un craquement dans la tête... l'os frontal... qui... que... et le tympan...

* Honorine, madame Barbençon, Barbençon, Léonce.

MADAME BARBENÇON.

Oui, oui, tout cela est très-clair.

BARBENÇON.

Bref, depuis ce temps-là, ma pauvre fille est sourde... Elle n'entend rien... elle n'entend rien...

MADAME BARBENÇON.

Vraiment?... Ah ! la malheureuse! (A part.) Parfait !... tout réussit !... avec cette infirmité-là... je suis sans crainte pour mon Léonce.

LÉONCE, à Barbençon.

Ah ! mon oncle, vous ne sauriez croire combien je suis désolé que ma pauvre cousine soit infirme.

BARBENÇON.

Que voulez-vous, mes enfants, c'est un de ces malheurs imprévus qui... que... enfin, n'en parlons plus, puisqu'il n'y a pas de remède.

MADAME BARBENÇON, gaîment.

C'est ça ! n'en parlons plus, parlons d'autre chose.

LÉONCE.

A Chaillot les larmes, vive la joie ! (A part.) Et les pommes de terre de maman !...

MADAME BARBENÇON.

Ah çà ! mais, mon cher Barbençon, vous devez être fatigué ?...

BARBENÇON.

Fatigué ?... Ah ! que nenni !... et je me promets bien de ne point repartir de Paris sans l'avoir parcouru à pied, dans tous les sens...

LÉONCE, effrayé.

Aujourd'hui ?

BARBENÇON.

Et si ma belle-sœur veut accepter mon bras, je la promènerai partout avec nous.

MADAME BARBENÇON.

Oh ! merci ! je connais tous les nouveaux quartiers.

BARBENÇON.

Et Léonce donnera le bras à Honorine...

LÉONCE.

Avec ma bosse ?

BARBENÇON.

Qu'est-ce que ça fait ? Est-ce que vous n'y êtes pas habitué ?

MADAME BARBENÇON, à part.

L'imprudent! il a failli se trahir!...

LÉONCE, à part.

Ah! mon Dieu! si je rencontrais Cora!

MADAME BARBENÇON.

Voulez-vous, mon cher Evariste, voir la chambre que je vous ai fait préparer?

BARBENÇON.

Ça n'est pas de refus!... (A Honorine.) Toi, petite, reste là! (Honorine répond par un geste de tête.)

MADAME BARBENÇON.

Vous lui parlez!

BARBENÇON, à part.

Bigre!... (Haut.) Oui, ça lui fait mieux comprendre le geste, avec la parole... toi, ma fille, reste là... Ah! c'est bien triste, allez! (Sur un geste de madame Barbençon, il entre à droite.)

SCÈNE VIII

HONORINE, LÉONCE, MADAME BARBENÇON.

MADAME BARBENÇON, revenant sur ses pas et se rapprochant de Léonce *.

Eh bien! qu'en dis-tu?

LÉONCE.

Ce sont des types!

HONORINE, à part.

Des types!

LÉONCE.

Mon oncle a bien l'air de revenir de sa province.

HONORINE, à part.

Petit sot!

MADAME BARBENÇON.

Et ta cousine?

LÉONCE.

C'est ce qu'on appelle une grue, une jolie grue...

BARBENÇON, du dehors.

Eh bien! ma chère Evelina!

MADAME BARBENÇON.

Je vous suis, mon cher Evariste. (Elle sort à droite.)

* Honorine, Léonce, madame Barbençon.

SCÈNE IX

LÉONCE, HONORINE*.

LÉONCE, à part.

Impossible d'échapper au tête-à-tête... comme c'est réjouissant!

HONORINE, à part.

Il me trouve l'air emprunté... et lui donc?... le joli coco pour critiquer les autres!

LÉONCE, à part.

Il serait poli de lui dire quelques banalités... mais comment me faire comprendre?... je ne sais pas jouer la pantomime.

HONORINE, à part.

Et dire qu'il se croit irrésistible avec sa bosse et son air bête. (Léonce salue Honorine en souriant. Honorine lui rend son salut avec un sourire moqueur. Moment de silence, même jeu.)

LÉONCE, à part.

Décidément, c'est fort embarrassant! (Même jeu, après une pause.) Tout de même, en la contemplant bien... elle ne paraît plus si mal qu'au premier abord. (Il lui fait signe qu'il lui trouve un joli visage.) Ma cousine, vous êtes charmante!

HONORINE, feignant de mal comprendre.

J'ai du noir sur la figure?... (Elle prend son mouchoir et s'essuie.)

LÉONCE, lui faisant signe qu'elle se trompe.

Mais non... (A part.) Petite sotte, va! (Haut.) Ma cousine! vous êtes charmante!

HONORINE, à part.

Imbécile! qui ne voit pas que je me moque de lui! (Léonce recommence ses signes.) Ah! vous dites que vous êtes beau garçon!

LÉONCE.

Oh! c'est trop fort!

HONORINE.

Dame! vous êtes intéressé à vous trouver ainsi... vous n'êtes pas mal en effet... vu de face.

LÉONCE.

Chipie! va!

* Honorine, Léonce.

Digitized by Google

HONORINE.

Idiot !...

ENSEMBLE.

AIR *d'Estelle.*

LÉONCE.

Si je manquais de politesse,
Comme je lui dirais son fait,
Malgré cela, quelle faiblesse!
Je sens en moi qu'elle me plait.

HONORINE.

Si je manquais de politesse,
Comme je lui dirais son fait!
Malgré cela, quelle faiblesse!
Je ne le hais pas tout à fait.

LÉONCE, lui montrant le canapé.

Asseyez-vous...

HONORINE, feignant de mal comprendre et allant examiner l'étoffe du canapé.

C'est en damas de soie *.

LÉONCE, à part.

Ah! c'est trop fort!

HONORINE.

Mais il n'est pas joli!

LÉONCE, à part.

Elle est vraiment aussi bête qu'une oie!

HONORINE, s'asseyant.

Ah! je comprends! vous êtes bien poli!

(Elle s'assied sur le canapé.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LÉONCE

C'est vraiment dommage qu'elle soit si bête... car, elle ne manque pas d'un certain charme... Ses yeux sont limpides... sa taille est fine... elle a de la grâce... une jolie main... celle de mademoiselle de Panariskas est moins jolie... celle de Cora aussi.

HONORINE, à part.

Comme il me regarde!... il a de l'expression dans la physionomie... quel malheur qu'il soit si mal élevé!... et puis, cette bosse, cette maudite bosse! (Léonce lui prend doucement la main et la lui embrasse après hésitation.) Voyez-vous ça? (Haut.) Pourquoi donc mettez-vous vos lèvres sur ma main. (Elle affecte un rire bête.)

* Léonce, Honorine.

LÉONCE.

Décidément, elle est trop cruche! ça passe la permission, j'allais me laisser aller à la tendresse, mais... plus rien... c'est fini!

SCÈNE X

LES MÊMES, JULIE, elle entre de gauche *.

JULIE.

Madame n'est pas là?

LÉONCE.

Elle est dans la chambre verte avec mon oncle. (Il se lève.)

JULIE.

Alors! je vais lui demander s'il faut ajouter une salade de pommes de terre. (Voyant la bosse de Léonce, elle part d'un éclat de rire.) Ah! ah! ah!

LÉONCE.

Qu'est-ce que c'est, Julie?

HONORINE, à part.

Que signifie?...

LÉONCE, à Julie qui rit encore.

Pourquoi ces éclats de rire?

HONORINE se levant, à Léonce.

Est-ce de moi que votre servante se moque, mon cousin?

JULIE, riant toujours.

Oh! non! mam'zelle... c'est...

LÉONCE.

Alors, c'est de moi? je vous prie de vous taire!

JULIE.

Oui, monsieur, oui.

LÉONCE.

Est-ce fini, enfin?...

JULIE.

Là... là!... c'est passé! oh! la rate!

LÉONCE, à part.

C'est ma bosse qui produit son effet! (Julie rit toujours.)

* Léonce, Julie, Honorine assise.

Digitized by Google

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Lorsque votre rire me fâche,
Véritablement l'on dirait
Que vous prenez toujours à tâche
De manquer pour moi de respect.

JULIE.

Dam! je voudrais que l'on me dise...
Je n' rirai plus, ça m'est égal...
Pourquoi maint'nant il se déguise
Quand nous n' somm's plus en carnaval. (*Bis.*)

LÉONCE.

Vous m'avez entendu? (A part.) Ma position est ridicule, j'aime mieux sortir!... (Il sort à droite.)

SCÈNE XI

HONORINE, JULIE *.

JULIE.

Vous comprenez bien, mam'zelle, que je ne me serais pas permis de me moquer de vous.

HONORINE, à part.

C'est heureux!

JULIE.

D'ailleurs, vous m' plaisez.

HONORINE, à part.

J'en suis bien aise!

JULIE.

Vous avez un air ben honnête, ainsi que votre brave homme de père.

HONORINE, à part.

Cette fille a du bon!

JULIE.

Vous ne faites pas de manières, ni l'un ni l'autre... vous êtes à la bonne franquette, quoi!... mais dites donc, mam'zelle! quoi donc qu'il a M. Léonce?

HONORINE, à part.

Que veut-elle dire?

JULIE, à part.

Elle ne répond pas! c'est drôle! (Haut.) Oui, quoi donc qu'il a à vouloir se changer de la sorte?

* Honorine, Julie.

HONORINE, à part.

Je ne comprends pas!

JULIE, à part.

Voilà qui est étrange! (Elle attend une réponse.) Elle ne répond point encore?... est-ce que je me serais trompée sur son compte?... Est-ce qu'elle ferait *sa marchande de modes?* (Haut.) Enfin! c'est pas naturel qu'il lui soit poussé comme ça depuis ce matin une grosse bosse sur l'épaule.

HONORINE, à part.

Qu'est-ce que j'apprends?

JULIE.

Trouvez-vous ça naturel? hein?... vous dites? (A part.) L'un qui se pose une pyramide sur le dos, l'autre qui perd l'entendement... mais ils sont tous fous dans la maison... il n'y a que moi qu'à du bon sens... je retourne à mes fourneaux. Tiens! j' vas leur faire des croquettes de pommes de terre, ça les changera! (Elle rentre à gauche.)

SCÈNE XII

HONORINE.

Qu'est-ce que cela veut dire? cette bosse a poussé depuis ce matin? mais dans quel but, pourquoi cet ornement disgracieux? Oh! je saisis... les airs dédaigneux de ma tante, le court dialogue que j'ai surpris me mettent sur la trace... il s'est métamorphosé... pour se rendre laid... pour que je ne m'éprenne pas de lui... Fat! Ah! tu as craint que je ne devinsse folle de toi... une petite provinciale devait naturellement aimer ce bel Adonis... Eh bien! je lui ferai voir même que si l'un de nous est en danger, ce n'est pas moi... car, après tout, je ne suis pas trop mal... si j'étais seulement habillée par une couturière de Paris... (Se regardant dans la glace.) Mais oui... mais oui... je ne connais pas mademoiselle de Panariskas, mais je voudrais bien savoir si... attention à mon rôle... (Léonce entre de droite, elle prend une romance sur la table. Lisant)

« Rien n'est sacré pour un sapeur. »

Ça doit être sentimental. (Elle solfie le refrain.)

SCÈNE XIII

LÉONCE, HONORINE *.

LÉONCE, à part.

Elle a du goût et de la facilité. (Dans le ravissement.) Encore, ma cousine, encore!... (Il lui fait signe de continuer.)

* Honorine, Léonce.

HONORINE.

Quoi! vous étiez là? pardon!

LÉONCE.

Continuez! je vous prie! continuez! (Elle se tait et pose la musique.) Rien! ah! décidément, je vois qu'elle se moque de moi, c'est bien fait! je ne l'ai que trop mérité.

HONORINE.

Si vous saviez, je n'ai jamais tant déploré de ne pas entendre... (Léonce lui demande pourquoi.) Pourquoi? je n'ose vous le dire... (Il la presse de s'expliquer.) Non, vous vous fâcheriez. (Il lui dit que non.) Eh bien! je vais vous le dire... c'est parce qu'on prétend que les bossus sont très-spirituels... (Il frappe du pied avec irritation.) Combien votre fiancée est heureuse! elle connaît vos réparties vives et originales... Ah! que les charmes de l'esprit sont préférables aux grâces physiques!

LÉONCE, à part.

Je suis bafoué...

HONORINE.

Je ne suis certes pas jolie... mais enfin, on veut bien me trouver quelques attraits... vous savez, la beauté du diable. Eh bien! je voudrais être laide... oui, laide, et... (Elle désigne sa bosse.) pour posséder votre esprit.

LÉONCE.

Petite rusée, va!... malgré ses cruautés, je ne sais sous quelle impression elle me met... je sens mon cœur battre avec force... qu'on serait heureux d'être aimé d'elle... de lui consacrer son existence... de se faire comprendre... d'elle... au moindre geste... au moindre coup d'œil! (Il lui envoie de tendres baisers avec la main.)

HONORINE.

Je ne comprends pas bien vos gestes... Pourquoi donc vous embrassez-vous le bout des doigts?

LÉONCE, lui prenant les mains et la regardant fixement.

Que tu es belle, Honorine! oui, tu es belle, mille fois plus belle que toutes les petites sottes que je vois journellement, plus belle que la Panariskas...

HONORINE, à part.

Vraiment?...

LÉONCE.

Mille fois plus belle que Cora!

HONORINE, à part.

Cora... une chienne, sans doute... merci du rapprochement...

LÉONCE.

Je t'aime!

HONORINE.

Allons donc!

LÉONCE.

Je t'aime, entends-tu?...

HONORINE, à part.

Oui, j'entends parfaitement. (Haut.) Qu'avez-vous donc?... vous souffrez?... voulez-vous que j'appelle?...

LÉONCE, à part.

Combien je dois lui sembler ridicule!

HONORINE, à part.

C'est égal, il est bien mieux ainsi que lorsqu'il veut se donner des airs insolents... (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIV

LÉONCE, puis BARBENÇON *.

LÉONCE.

Ah! j'en suis fou! au diable Brigitte de Panariskas, au diable Cora, si Honorine veut m'aimer, je... ah! voici son père... mais il n'est pas si déplaisant...

BARBENÇON.

Ah! te voilà, mon garçon... où est ta cousine?...

LÉONCE.

Justement, elle vous cherche... Ah! mon oncle, que vous êtes heureux!

BARBENÇON.

Sans doute... mais pourquoi me le fais-tu remarquer?...

LÉONCE.

Que vous êtes heureux d'être le père d'une fille comme la vôtre!

BARBENÇON.

Pas vrai, qu'elle est admirable?... qu'elle est adorable, mon Honorine?

LÉONCE.

Quelle grâce! quel charme! quel esprit! quelle séduction! quelle...

BARBENÇON.

C'est tout mon portrait!... mais... tu vas t'enflammer...

* Léonce, Barbençon.

Digitized by Google

pardon, mon garçon, laissons ma fille et causons de toi. (Ils vont s'asseoir sur le canapé.) Que fais-tu de bon? ne fais-tu pas trop de fredaines?...

LÉONCE.

Moi, mon oncle?...

BARBENÇON.

J'ai entendu dire que tu menais une vie de polichinelle.

LÉONCE, à part.

C'est pour ma bosse qu'il dit ça. (Haut.) Mais je vous assure...

BARBENÇON.

Il faut que jeunesse se passe... mais le travail avant tout... et surtout, il ne faut pas faire de dettes.

LÉONCE, à part.

Il tombe bien! (Haut.) Des dettes?... mais mon oncle, y songez-vous?...

BARBENÇON.

A la bonne heure, mon garçon, c'est bien, c'est très-bien!...

SCÈNE XV

LES MÊMES, MULOT, puis HONORINE.

MULOT, entrant du fond.

Bonjour, messieurs et la compagnie.

LÉONCE, à part, se levant.

Aïe!... le père Mulot!

MULOT.

Faites excuse, c'est moi.

BARBENÇON.

Qu'est-ce que celui-là?... (Il se lève.)

HONORINE, entrant de droite.

Papa, je te cherchais... Ah! du monde...

LÉONCE, à part *.

Devant elle, quel guignon! que dire! (Haut.) Je n'ai pas le temps... je passerai chez vous, père Mulot.

MULOT.

Mais...

LÉONCE.

Demain...

* Mulot, Léonce, Barbençon, Honorine.

MULOT.

Pourtant...

LÉONCE.

Tantôt...

MULOT.

Cependant...

LÉONCE.

Dans une heure...

BARBENÇON.

Si je vous dérange, mon neveu, je vais...

MULOT, à part.

Ah ! c'est l'oncle !... (Haut.) Oh ! que non, que vous ne nous dérangez pas. (A part.) Au contraire. (Haut.) Si monsieur est votre neveu, vous êtes probablement son oncle, alors vous êtes de la famille... C'est une note !... (Il présente une facture.)

LÉONCE, à part.

Aïe !...

BARBENÇON *.

Eh bien ! mon neveu, il faut payer.

MULOT.

Sept cent cinquante francs.

BARBENÇON.

Diable !...

LÉONCE, à part.

Je suis plus mort que vif !

MULOT.

Des bijoux !...

BARBENÇON.

Des bijoux ?...

HONORINE, à part.

Des bijoux !...

BARBENÇON.

Ah ! c'est juste... tu es fiancé...

MULOT.

Fiancé ?... bah !... j'ignorais... mes compliments... la fiancée est charmante...

BARBENÇON.

Vous la connaissez ?...

MULOT.

Parbleu !... c'est une de mes bonnes pratiques... ces bijoux qu'on m'a achetés pour elle sept cent cinquante

* Mulot, Barbençon, Léonce, Honorine.

francs elle me les revendra dans un mois pour soixante-quinze...

BARBENÇON.

Que dites-vous ?... je ne comprends pas... vous savez, un provincial, ça n'est pas au courant.

MULOT.

Cette chère Cora...

BARBENÇON.

Cora ?... de Panariskas, j'ai cru qu'elle s'appelait Brigitte ?

MULOT.

Cora... une de nos élégantes de la rue d'Amsterdam... une biche, quoi... (Honorine s'assied rêveuse sur le canapé.)

BARBENÇON.

Une biche ?...

MULOT.

Une cocotte...

BARBENÇON.

Ah ! je comprends maintenant... je ne comprends que trop... monsieur...

LÉONCE.

Mon oncle, je vous supplie de me pardonner... quant à ce vil usurier qui m'a vendu deux cents pour cent trop cher... je devrais le rosser d'importance...

HONORINE, se levant.

Ah ! mon cousin ! que dites-vous ? est-ce ainsi qu'on paie ses dettes ?... (A part.) Je me suis trahie !...

LÉONCE.

Quoi ?... Comment ?... Mais vous entendez donc ?... vous n'êtes donc pas ?...

HONORINE.

Sourde ?... pas plus que vous n'êtes bossu...

BARBENÇON.

Bah !...

MULOT, à part.

Que signifie tout cela ?... (Haut.) Vous avez là un joli ornement... si Cora vous voyait ainsi...

LÉONCE.

Père Mulot, sortez !... sortez !...

MULOT.

Je ne sortirai pas qu'on ne m'ait payé !

LÉONCE.

Tu ne sortiras pas, chenapan ?... nous allons bien voir !...

MULOT.

Il me faut de l'argent !...

LÉONCE.

Hors d'ici, misérable !...

MULOT.

De l'argent, vous dis-je, de l'argent ! mais lâchez-moi ! voulez-vous m'assassiner après m'avoir volé...

LÉONCE.

Volé ! ah ! tu vas me payer ce mot là *!... (Il le frappe à coups redoublés avec le tampon qui formait sa bosse, mais les coups n'atteignent que Barbençon.)

BARBENÇON.

Aïe !... aïe !...

ENSEMBLE.

AIR *de la Charmille.*

MULOT et LÉONCE.

Ah ! j'étouffe de colère,
Il a perdu la raison;
Je saurai bien, je l'espère,
Lui donner une leçon !

BARBENÇON et HONORINE.

Je crains tout de leur colère;
La singulière maison !
Mais je saurai, je l'espère,
Les ram'ner à la raison !

HONORINE, à son père.

Mon Dieu ! je tremble !

BARBENÇON.

Halte-là ! mon neveu : ce n'est pas ainsi qu'un honnête homme acquitte ses dettes... et vous, monsieur, assez d'insultes, suivez-moi, je vais vous payer !

LÉONCE.

Ah ! misérable ! (Honorine s'assied sur le canapé. Barbençon et Mulot sortent à droite.)

SCÈNE XVI

LÉONCE, HONORINE **.

LÉONCE.

Quelle scène et devant elle ! oh ! ma cousine, quelle opinion vous devez avoir de moi ?

HONORINE.

Mais, je n'ai pas à vous juger... je ne suis pas mademoiselle Brigitte de Panariskas...

LÉONCE.

J'étais fou !... c'est vous seule que j'aime !

HONORINE.

Ça vous a pris comme ça depuis ce matin... je ne suis pourtant qu'une petite provinciale.

* Mulot, Léonce, Barbençon, Honorine.
** Léonce, Honorine assise.

Digitized by Google

LÉONCE.

Je t'aime !

HONORINE.

Un type !

LÉONCE.

Je t'aime !

HONORINE.

Une grue !

LÉONCE.

Je t'aime ! je t'aime !... (Il se met à genoux, madame Barbençon et Barbençon entrent.)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, BARBENÇON, MADAME BARBENÇON.

MADAME BARBENÇON.

Que vois-je ?...

BARBENÇON *.

Aux pieds de ma fille ! (Honorine se lève.)

LÉONCE.

Mon oncle... ma mère... je ne sais comment vous apprendre...

MADAME BARBENÇON.

Mon fils ! c'est mal de t'oublier ainsi...

BARBENÇON.

Que voulez-vous dire, ma belle-sœur ?...

MADAME BARBENÇON.

Le fiancé d'une Panariskas !...

BARBENÇON.

N'est pas pour ma fille, n'est-ce pas ? mais rassurez-vous, ma fille n'en voudrait pas... c'est un honneur auquel elle n'aspire pas, heureusement... nous laissons ce beau parti à mademoiselle Brigitte et à mademoiselle Cora, qu'elles se le disputent... qu'elles se l'arrachent... qu'elles en prennent chacune un morceau... peu nous importe !

LÉONCE.

Honorine !

HONORINE.

Que voulez-vous que je dise, mon cousin ?...

MADAME BARBENÇON.

Comment, elle entend ?...

* Madame Barbençon, Léonce, Barbençon, Honorine.

HONORINE *.

Je le crois, ma tante, et je vous pardonne vos duretés à notre égard...

BARBENÇON, à sa fille.

Faisons nos paquets, ma fille, et partons !

LÉONCE.

Comment? quand nous nous aimons, quand nous avons échangé nos serments !...

HONORINE.

Mon cousin...

LÉONCE.

Dites comme moi.

BARBENÇON.

Tu l'aimes donc ?...

HONORINE.

Dame, je crois que oui, papa...

MADAME BARBENÇON.

Et toi?

LÉONCE.

Je l'adore !...

BARBENÇON.

Allons!... il faudra en passer par là... (A part.) Pourquoi suis-je venu à Paris?...

MADAME BARBENÇON, à part.

Il refuse une Panariskas!... mais bah!... il aura de l'argent : c'est une compensation!

AIR : *Baiser au porteur.*

LÉONCE, au public.

La pièce n'est pas un chef-d'œuvre,
Les auteurs en sont convaincus ;
N'exigez pas trop de leur œuvre,
Ils n'ont pas l'esprit des bossus. (*Bis.*)

HONORINE, au public.

Messieurs, vous ne sauriez comprendre
Mon bonheur en ces doux moments,
N'étant plus sourd', j'espère entendre
Le bruit des applaudissements.

ENSEMBLE.

Ah! messieurs, faites-nous entendre
Le bruit des applaudissements.

Madame Barbençon, Léonce, Honorine, Barbençon.

FIN

Imprimerie L. TOINON et Cᵉ, à Saint-Germain.

N° d' invent: ~~468~~ 29997